GALERIE CANADIENNE

Les conférenciers du Cercle Ville-Marie, au triduum du 250e anniversaire

APRÈS avoir eu une aussi bonne pensée que celle d'un triduum littéraire pour fêter dignement, dans son genre, ce grand événement de notre histoire : la fondation de Montréal à son deux cent cinquantième anniversaire, le Cercle Ville-Marie ne pouvait guère concevoir une seconde pensée meilleure que d'inviter à être les conférenciers de ce triduum unique ceux que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs. Messieurs Rousseau, Coté et Fréchette : l'historien avec l'économiste, et le poète pour couronner la trilogie.

Rappelons, en quelques mots, ce que sont ces trois hommes, chacun dans sa sphère déjà si avantageusement connus, des patriotes amants de notre histoire, des penseurs qui s'intéressent aux progrès de notre cher pays, des lettrés qui croient encore à l'efficacité et aux succès de notre littérature nationale.

M. L'ABBÉ ROUSSEAU, P.S.S., M.A., F.H.S.

M. l'abbé Pierre Rousseau, P.S.S., bien qu'attaché depuis près de quarante ans au séminaire de Saint-Sulpice à Montréal, est Français d'origine. Il naquit sur le vieux sol gaulois, d'où sont sortis tous nos ancêtres, l'an 1827, le 11 février. Ordonné prêtre et admis dans la famille de M. Olier, le 18 décembre 1852, il fut envoyé à Montréal un an après : il débarquait sur nos bords le 15 novembre 1853.

Au bout d'un an de ministère, de ce ministère si vaste et si varié qu'exercent les messieurs de Saint-Sulpice à Montréal, il devint professeur au petit séminaire, collège de Montréal. Il y enseigna les belles-lettres, de 1854 à 1856.

Pendant les cinq années qui suivirent, l'abbé Rousseau revient au ministère sacerdotal, à la paroisse de Notre-Dame ; puis, de nouveau, il entre comme professeur au collège de Montréal, petit séminaire, à la montagne. Cette fois il enseigna la rhétorique, et cela dura vingt-quatre ans, de 1861 à 1885. Dans la quatrième année de ce nouveau professorat, il eut occasion de rencontrer M. Stanilas Coté, dont il fut le maître, et avec qui il partage aujourd'hui la chaire de conférencier.

Dix-huit années durant, en même temps qu'il faisait sa classe de rhétorique, M. l'abbé Rousseau agissait comme chapelain du pensionnat de jeunes filles, Mont Sainte-Marie ; il a laissé là, comme dans chacun des pensionnats de la Congrégation Notre-Dame, qu'il a desservis tour à tour, les meilleurs souvenirs.

En 1885, le professeur vétéran de l'art de bien dire laissait à un plus jeune confrère la succession de sa docte tribune, et partait revoir sa bonne France, après trente ans, en profitant pour remettre un peu sa santé délabrée.

Depuis son retour, M. l'abbé Rousseau s'est retiré au séminaire de Notre-Dame où il dépense dans les fonctions diverses du ministère, l'énergie encore vivace que n'ont pu lui enlever l'âge ni ses longues années d'enseignement.

M. l'abbé Rousseau est un érudit, un de ces savants modestes mais non moins brillants, comme " Saint-Sulpice " en a compté plus d'un. Les recherches dans le passé, qui demandent de constants et intelligents efforts, sont bien selon ses goûts, et il a amplement prouvé qu'il sait y réussir.

Collectionneur émérite, il a doté le musée du collège de Montréal d'une des plus riches collections de timbres-poste qui puissent se voir.

Styliste de grands talents, M. l'abbé Rousseau s'est passionné pour l'histoire du Canada français, sa patrie d'adoption, qui lui est devenue chère à l'égal de l'autre. Après avoir écrit une ou deux monographies remarquables des supérieurs du séminaire Notre-Dame aux temps anciens de la colonie, il a enrichi les lettres canadiennes d'un fort volume, très littéraire : " Histoire de Paul de Chaumedey, sieur de Maisonneuve, fondateur de Ville-Marie ou Montréal."

Il ne s'en tient pas là, et, à même de puiser dans les riches trésors de la vaste bibliothèque du Séminaire, à Notre-Dame : il en est le conservateur, il s'est livré à de scientifiques recherches de géologie et d'histoire naturelle qui vont lui permettre d'établir toute la théorie de la formation géologique de l'île de Montréal.

Il a déjà donné de magnifiques aperçus de ses travaux consciencieux sur cet important sujet qui nous intéresse au plus haut point, dans une couple de conférences splendides, présentées au public du Cercle Ville-Marie. Espérons que ces études, une fois complétées, seront mises en volume et popularisées, comme elles le méritent par leur réelle distinction et de forme et de fond.

Parler du Canada français, de Ville-Marie surtout, fait les délices du savant conférencier : c'est une garantie assurée par le succès de son entretien du 18 mai courant, " La première messe à Ville-Marie, le 18 mai 1642."

M. l'abbé Rousseau est le titulaire de la chaire d'histoire, à l'université Laval, de Montréal, laquelle lui a aussi conféré, à l'unanimité, les degrés de Maitre-ès-Arts (M.A). La " Société Historique du Canada," qui compte des membres éminents comme sir William Dawson et autres, l'a encore choisi comme l'un de ses membres (F.H.S.)

Le révérend M. Rousseau, P.S.S., Canadien-Français d'adoption, ou vient de le voir a des droits réels aux honneurs de notre " Galerie Canadienne."

Louis Saint-Elme

M. LOUIS FRÉCHETTE

En 1877, M. A. Lefaivre, consul de France au Canada, en repassant dans une conférence, faite par lui à Versailles, sur la littérature canadienne, nos principaux écrivains d'alors, disait de M. Louis Fréchette : " C'est un virtuose, un artiste en poésie, faisant des vers par dilettantisme. Mais il connait bien la partie technique de son art et s'est assimilé très habilement le rythme, la période et la cadence harmonieuse de M. de Lamartine. Il sait être ironique ou rêveur à la façon d'Alfred de Musset. Aussi, M. Fréchette est-il fort goûté dans les salons de Québec et de Montréal.... Tout lui présage donc une brillante carrière dans la poésie...."

Et ce présage s'est accompli ! Aujourd'hui, le nom de M. Louis Fréchette résume, pour ainsi dire, toute notre littérature ; ce nom a passé au-delà des mers et a fait connaître à la France, qu'ici même, dans ce lointain Canada, on sait écrire de belles pages dans la belle langue diplomatique des peuples d'Europe. Mais le talent de M. Fréchette n'est pas ce qu'en croyait le consul de France en 1877 ; et notre lauréat a démontré, depuis, que ses écrits n'ont pas été inspirés par un dilettantisme, mais bien par cette sensibilité du cœur, par cette inspiration de l'âme, par ce feu de l'esprit qui constituent le véritable poète. Peut-être imitait-il dans le temps ; en effet, ses premiers écrits semblent le prouver ; mais aujourd'hui, il a laissé là la mesure, la période et la cadence des autres, pour ne se servir que de ses propres conceptions.

Cependant, je dois le dire, on était en droit d'attendre, du talent de M. Louis Fréchette, plus qu'il ne nous a donné ; malheureusement, la politique, que je serais tenté d'appeler l'étouffoir de la poésie, si elle nous a donné *La voix d'un exilé*, nous a ravi, je crois, bien des belles strophes, qui sait même ? bien des beaux volumes qui auraient pu immortaliser le nom de notre poète national.

M. Fréchette est né à Lévis le 15 de novembre 1839, dans un endroit des plus poétiques, dit-on ; il paraîtrait même que la belle nature qui entourait son berceau aurait été pour beaucoup dans la grandeur de son talent. Que les autres voient de la naïveté en tout cela, moi j'y crois fermement : ce qui domine, dans le poète, c'est la sensibilité, et il n'est rien qui éveille autant la sensibilité que les grands paysages et les tableaux sublimes, quels qu'ils soient. Mais M. Fréchette n'a pas passé sa vie à considérer le spectacle qui l'entourait : le séminaire de Québec, ferma bientôt ses portes sur lui : l'oiseau entrait en cage. Et c'est dans cette cage qu'il modula ses premiers chants. Il en sortit à quinze ans ; il lui fallait de l'air, de la liberté : il crut pouvoir en trouver aux Etats-Unis, ce vaste champ où vont se perdre tant d'illusions dorées. Il vit bientôt qu'il s'était trompé et revint à Nicolet où il termina ses études. En 1860, il entra à l'Université Laval pour y faire son droit.

Là, commence une nouvelle phase dans son existence, une vie de bohême passée en compagnie de Faucher, de Buteau Turcotte, de Lemay, etc. " Ah ! s'écriait-il en 1868 :

Ah ! je l'aime encor ce temps de bohème,
Ou chacun de nous par jour ébauchait
Un roman boiteux, un chétif poème
Ou presque toujours le bon sens louchait.

Oui, je l'aime encor, ce temps de folie
Où le vieux Cujas, vaincu par Musset,
S'en allait cacher sa mélancolie
Dans l'ombre ou d'ennui Pothier moisissait.

Comme l'on voit, les étudiants d'alors étaient bien les mêmes que ceux d'aujourd'hui, quoiqu'en dise M. Fréchette.

" C'est par cette voie douce et fleurie. disait, en 1873, M. L. O. David, que Fréchette arriva en 1864 à cette profession d'avocat si pleine de ronces et d'épines depuis quelques années, où tant d'illusions et de talents vont s'engloutir tous les jours ; cette terre promise qui tient si peu ses promesses, refuge fatal de tous ces jeunes gens instruits qui, ne sachant que faire de leur éducation, se jettent là en désespoir de cause." Aussi, là commença véritablement la misère de Fréchette ; que de luttes ! que de découragements ! que de déceptions ! Deux fois encore il s'exila et quand, à l'étranger, il croyait arriver à une position digne de lui, de facheux événements venaient faire évanouir tous ses rêves : Dieu voulait sans doute le rappeler dans son pays dont il devait être plus tard un des enfants les plus choyés et les plus méritants.

Aujourd'hui, M. Fréchette est devenu rentier : il habite une magnifique propriété, rue Sherbrooke, et je ne doute pas qu'il ait tout le loisir voulu pour continuer son œuvre littéraire si bien commencée. Il a franchi noblement tous les obstacles qui se sont rencontrés, si nombreux sur sa route et qui sont, je dirai, inhérents à l'existence d'un homme, quand Dieu l'a doué de talents plus beaux et plus grands que ceux qu'il donne au commun des mortels. Son nom, comme je le disais tantôt, a traversé les mers, et deux fois la France l'a acclamé en couronnant *Les fleurs boréales* et *La légende d'un peuple.*

Il siérait mal à moi de faire une appréciation de l'œuvre de M. Fréchette ; outre que je suis trop jeune pour cela, je craindrais de me trouver en désaccord avec nombre d'écrivains qui en ont parlé. Avec tous, je loue la majesté du vers, l'harmonie de la strophe, la grandeur des conceptions ; mais il m'a toujours semblé qu'il y a du vague dans la pensée et le sentiment, et que souvent le terme employé ne rend pas l'idée, clairement et nettement.

N'empêche que le nom de Fréchette et celui de Crémazie seront longtemps les deux premiers dans notre histoire littéraire, et que longtemps encore nos jeunes écrivains se guideront sur eux.

Louis Fréchette